

Ventres, sangs, vulves :
les entrailles poétiques des femmes chez
trois poétesses contemporaines

Les ventres des femmes, c'est ce qui intéresse ces trois poétesses qui ont en commun de publier, ces deux dernières années, chacune un premier livre qui pose la question du corps féminin¹ : Carole Bijou dans *Ventres*, Xénia Maszowez dans *Hyphes* et Miel Pagès dans *La septième lèvre*.

Par ventre, on comprend tout ce qu'il y a dedans, ce qui en sort – sang menstruel, enfant – et ce qui en fait en particulier l'ouverture : la vulve. Des mots que l'on emploie peu en poésie, des sujets que l'on n'a pas toujours eu la place d'aborder en littérature. Mais les temps changent². Les publicités commencent à remplacer le discret liquide bleu sur les protections hygiéniques par un rouge affirmé. À l'heure où les influenceuses s'offrent des nymphoplasties pour avoir des lèvres semblables à celles des actrices pornographiques, on commence aussi à montrer les corps des

1. Dans cette mouvance, nous invitons les lecteurs à également découvrir *Eh Ventre !*, le premier recueil poétique de Lucie Lelong, à paraître aux éditions Sterenn, à l'automne 2023.

2. La littérature critique sur la représentation du corps des femmes en est le reflet : Laure Adler a publié *Le corps des femmes* (Albin Michel, 2020) et montré comment l'art évolue de « la femme regardée » par les hommes aux « femmes qui nous regardent » puis, dans les années 1970 les « femmes qui se regardent », période majeure où les femmes commencent à se représenter elles-mêmes. Ainsi, on a pu voir publié dans les années 70 *Notre corps, nous-mêmes*, un collectif féminin qui fait un état objectif du corps féminin – puberté, sexualité, contraception, accouchement, émancipation – et est apparu comme un véritable manuel pour ces femmes qui ont besoin d'un regard juste sur elles-mêmes, et non plus un regard aliénant. Il est régulièrement réédité, jusqu'à il y a peu, aux éditions Hors d'atteinte, en 2020. Mona Cholet a, elle, décortiqué en 2012, avec *Beauté fatale* (Éditions La Découverte) de quelles façons les industries du « complexe mode-beauté » contribuent encore à entretenir cette logique sexiste dans la sphère culturelle et les injonctions à l'érotisation du corps féminin.

femmes tels qu'ils sont – gros, petits, poilus – et à tenter de lever les injonctions qui pèsent sur eux depuis des siècles en instaurant le mantra féministe du *body positive* qu'on ne répètera jamais assez et qui consiste à accepter et faire accepter les corps féminins comme ils sont. On commence aussi à conscientiser qu'une femme n'est pas seulement un corps : qu'on peut naître femme dans un corps d'homme et inversement, que le genre n'est pas la physiologie³.

Dans un dialogue dynamique avec cette société en mutation riche d'une réflexion émancipée sur un corps féminin encore soumis à de nombreuses injonctions sexistes, la poésie contemporaine se fait donc aussi le champ d'exploration et d'exposition de cette féminité physiologique et n'hésite plus à la nommer ou à la montrer. Montrer le corps des femmes en poésie peut-il se faire sans le traditionnel regard du Pygmalion sur sa muse ? Oui, si ce sont les femmes qui parlent de leur corps, de la façon dont elles l'habitent et de la façon dont il détermine un être-au-monde riche de sens et ouvert à la diversité⁴. Montrer la richesse et la beauté des corps, la multiplicité des ventres et des vulves pour mieux accueillir l'autre, c'est tout l'enjeu de cette poésie féminine.

Carole Bijou est née en 1986 à Rochefort sur mer. Elle écrit, cherche, enseigne, partage. Elle a produit l'émission La poésie débouche (Radio Canut, Lyon) entre 2016 et 2020. Elle a publié son premier livre, Ventres, aux éditions LansKine, en octobre 2022.

Xénia Maszowez est née en 1977 à Mons, en Belgique. Elle a longtemps travaillé dans le milieu associatif féministe. Sorcière en poésie, elle se consacre à l'écriture et

3. Sur la question du corps genré, voir par exemple : Marie-Carmen Garcia, Mélie Fraysse et Pierre Bataille, « Le corps sexué au prisme du genre. Nouvelles problématiques », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 22 février 2022, consulté le 23 février 2023. URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/18381> ; Karine Espineira, « Les corps *trans* : disciplinés, militants, esthétiques, subversifs », *Revue des sciences sociales* [En ligne], 59 | 2018, mis en ligne le 30 octobre 2018, consulté le 23 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/revss/701>.

4. On peut consulter le numéro « Corps » de la revue de poésie *Sœurs*, #4, été 2021, qui regroupe des poétesses de toutes époques, et en particulier contemporaines, évoquant leur corps. On peut consulter, de manière générale, tous les numéros de cette revue qui ne publie que des poétesses.

à l'exploration de différentes disciplines artistiques. Elle a publié son premier recueil, *Hyphes*, aux éditions Chloé des Lys, en 2021. Elle anime aussi le compte Instagram « *poesie_feministe* », un espace féministe où les femmes peuvent publier leurs œuvres et leurs poèmes en toute sororité.

Miel Pagès est née en 1993 à Cahors. Elle est poétesse, comédienne et cinéaste. Elle performe ses poèmes sur scène et fait des vidéo-poèmes. Elle est féministe et queer, croit en la fluidité du genre, en l'adelphité et en l'intersectionnalité. Elle a publié son premier recueil, *La septième lèvre*, aux éditions Blast, en 2022.

Gynécologies

Dire le corps de la femme de l'intérieur, ce n'est pas évident. D'abord car des poétesses, historiquement, il y en a eu moins que de poètes⁵. Que le corps des femmes a été majoritairement décrit par les hommes, et non par elles-mêmes, et dans la perspective quasiment exclusive de faire de celui-ci une source de fantasmes, d'inspiration pour l'amour charnel. Pensons, par exemple, à Jeanne Duval, dont le corps poétiquement démembré par Charles Baudelaire, est exposé dans les *Fleurs du Mal* et presque offert au lecteur. Qu'apporte donc l'exposition poétique par les femmes de cette gynécologie ?

Il faut concevoir qu'être femme, c'est non seulement se réapproprier le dire de son corps, corps intime et corps social, mais c'est aussi aborder, enfin, une féminité cisgenre comme transgenre. Cette mission, Carole Bijou, dans son recueil *Ventres*, paru en septembre 2022, en a conscience :

je voudrai passer de l'un à l'autre.
ne pas avoir à parler de mon sexe.

5. Toutefois, des anthologies les (re)mettent à l'honneur ces dernières années, comme par exemple Diglee, *Je serai le feu*, Éditions la ville brûle, 2021 ou encore Françoise Chandernagor, *Une anthologie de la poésie féminine. Quand les femmes parlent d'amour*, Éditions points, 2022.

de ma sexualité.
être homme et femme.
ne pas avoir à justifier des qualités dites – chromosomes xy.xx
xxxxxx...

(*Ventres*, p. 11)

Et pourtant, il le faut. Le corps des femmes par les femmes, c'est trop rare, c'est un manque à combler. Une poétesse qui dit « mon sexe » « ma sexualité », on en trouve peu. C'est, en tout cas, rare et relativement récent dans le monde poétique. Alors, disons clairement les entrailles, les organes, le genre, l'identité :

et tout me rappelle

mes seins
mon vagin
mon clitoris
mes ovaires

une femme

et

il y a

celle que je suis

qui je suis

: je suis

(*Ventres*, p. 12)

Affirmer son identité poétique de femme, cela passe par un catalogue de mots interdits en poésie, mais aussi, nous dit Carole Bijou, le dépassement de ce constat nécessaire : une identité poétique ne saurait se résumer à un genre. Pourtant, le corps poétique des femmes est marqué de cette gynécologie. Ce corps dont les

femmes en tant qu'objet poétique ont été dépossédées, c'est même, pour Xénia Maszowez dans ses *Hyphes*, un corps de « Poupée vaudou », soit un corps de trous :

Mon corps est trous
fouillé par des serpents de plastique
fouillé par des rayons cosmiques
fouillé par des doigts inconnus
qui plantent des aiguilles
qui me mettent à nu

(*Hyphes*, « Poupée vaudou », p. 123)

C'est un corps d'orifices – « pourquoi / avons-nous sept trous » demande Miel Pagès (p. 137) –, exposé à la menace de la pénétration, de l'intrusion, de la fouille médicale, exposé à la dépossession, mais aussi, dans une perspective de réappropriation de son identité poétique, à la perspective de l'exploration et du plaisir. Cette exploration de son propre corps demande aux poétesses de dépasser les tabous, d'enfreindre le conditionnement des femmes à voir leur corps érotisé ou interdit, exploité par la médecine, par le désir patriarcal au détriment de leur propre pouvoir d'appropriation d'elles-mêmes. Pour Miel Pagès, si le corps féminin est fait d'orifices, il en devient un lieu de passages, de rencontres, car il est comme « traversé » de multiples éléments :

mon corps a un problème de traversée
mon corps est traversé
(...)

qu'on me retire les nerfs les traces de sulfate les ovaires les antibiotiques le calcaire les hormones de synthèse les résidus de vodka les grains de beauté les moisissures les kystes les paillettes le goudron l'acide hyaluronique le stress les ogm le lubrifiant le plomb

quand ils ont cherché l'aiguille dans mon corps

ils ont trouvé une porte sur mon ventre
(...)

il s'est cousu des bouches et des clitoris à la place de chaque pore

(*La septième lèvre*, pp. 31-38)

Dans ce corps ouvert (« porte », « bouches » et « pores » en sont les *media* de rencontres), Miel Pagès décrit un monde foisonnant, fait d'accumulations surréalistes : des éléments physiologiques côtoient des éléments chimiques, comme autant de traces de pollution du monde extérieur, mais aussi des restes de fête (« les résidus de vodka », « les paillettes ») ou encore les restes d'une vie qui va trop vite. Ce corps traversé d'intrusions est pourtant animé, c'est-à-dire tenu en vie, par des éléments emblématiques de cette réappropriation de la féminité : le clitoris et la bouche polysémique deviennent les organes du plaisir et du dire, et leur multiplicité qui remplace les pores de la peau un tapis de contact entre le monde et soi. Une zone de contact qui affirme l'être-femme comme être-au-monde, et le ventre de la poétesse une porte mystérieuse qui s'ouvre sur cet univers interne.

Chez Xénia Maszowez, le ventre est au cœur d'une esthétique du réseau, ou du tissage végétal, qui irradie le recueil des *Hyphes* portant le nom de ce filament quasiment invisible constitutif du mycélium des champignons :

Sont-ce des racines
qui poussent dans mon ventre ?

Puissent-elles faire de moi
un arbre

(*Hyphes*, « Racines », p. 12)

Les racines visibles et invisibles de Xénia Maszowez, contrairement à l'univers urbain et contemporain de Miel Pagès, vont puiser un imaginaire sauvage, loin des villes, dans l'humus épargné par la modernité. Les comparaisons végétales accompagnent ainsi l'exposition poétique de ce ventre féminin : par exemple, les vers « nos vulves comme des fruits mûrs » (p. 98) et « un utérus rongé par une plante carnivore / Est certes douloureux » (p. 122) assoient l'association de la féminité à une nature brute, non romantisée.

Esthétiques

Nommer le sexe féminin, c'est participer à sa reconnaissance. Souvent, c'est le regard masculin du désir qui le nomme et qui confond la femme avec ce désir-même, comme le révèle cette litanie d'appellations dans *Ventres* – « brunette chouquette poupette minette poulette pépette / bombinette » (p.39) – qui « diminuent » la femme avec le suffixe -ette et la confond avec ce qui pourrait désigner, dans le langage familier, son sexe.

Dans le poème « Pinky pussy » que Xénia Maszowez a publié sur la page de son compte Instagram @poesie_feministe, l'autrice revient sur un complexe très féminin, né en particulier avec la diffusion des représentations pornographiques de la vulve : son esthétique.

C'est vrai qu'elle est étrange
Cette fente au milieu de ton corps
Quand tu l'écartes avec tes doigts
Tu vois ce qu'il y a de cru en toi
Tu vois de la chair
Tu vois la viande
Tu vois ce que tu ne peux pas voir sans ce miroir
Il ne te dit jamais que tu es belle
Ni même que tu es belle
Non
Ce qu'il te dit, c'est que c'est pas dieu possible d'avoir un truc aussi moche entre les jambes
Toi, tu te mires, genoux écartelés
Examinant la
Plus intime de tes peaux
Muqueuses à vif de désespoir
Ça te fout la nausée de savoir
Que t'as pas celle que t'aurais voulu avoir
Oh pas grand-chose, juste le modèle standard
Tu la voudrais lisse et discrète
Ta petite chatte noire
Pas de bol, elle sort ses griffes sans cesse
Elle feule comme une diablesse
Tu la voudrais symétrique, tracée au cordeau

Rien qui dépasse
 Mais elle veut rien savoir
 Ta vulve, elle tranche dans le lard
 Elle éclate, elle explose, elle brille dans le noir
 Elle explose ses pétales, les étale sans fard
 Elle miaule, elle dégouline
 Parfois, elle sent bizarre
 Welcome dans la vraie vie, mignonne
 Allons voir si la rose

La confrontation du regard féminin à sa propre vulve est donc elle-même parasitée par tous les regards qui ont été portés sur elle, et qui déterminent une attente : absence de pilosité – lieu commun présent dès les représentations picturales de la Renaissance –, absence de chair abondante et absence d’odeur⁶. La vulve idéale devrait donc finalement exister par son absence, par sa capacité à être, contrairement au sexe masculin, petite et discrète, voire soumise ? Xénia Maszowez nous prouve le contraire et expose le sexe féminin tel quel, celui de « la vraie vie », mettant ainsi en lumière ce qu’il contient de brutalement sauvage et de rebelle.

Ce qui sort du ventre des femmes

Le ventre est cet organe fascinant qui semble posséder une vie autonome : c’est même le sujet central du recueil *Eh Ventre !* de Lucie Lelong qui se présente comme un monologue de la poétesse adressé à son ventre⁷. À l’extrémité de ce ventre, la non moins fascinante vulve d’où coule, comme d’un fruit mûr, un certain liquide :

(...) un volcan
 lui pousse au creux des reins
 laissant affleurer les trésors sous-jacents :
 des merveilles capricieuses
 un liquide mordoré qui coule sur les cuisses

(*Hyphes*, « Tiens-toi droite ! », p. 13)

6. Ironique, quand on sait qu’une plante appelée « vulvaire » est connue pour son odeur très désagréable.

7. *Op. cit.*, à paraître aux éditions Sterenn, automne 2023.

Cet élément liquide est, pour Xénia Maszowez, source de vie : « En moi fermente le levain de la vie. Je suis le lit de la rivière. De moi s'écoulent l'eau et le sang et le sel dans les larmes et parfois, un enfant. (...) De mon sein suinte le lait de la vie. » (p. 106). Ce liquide de vie, mélange d'eau, de lait et de sang, met en lumière un fluide féminin bien moins montré que le lait – pensons aux représentations traditionnelles de la Vierge allaitante, *Virgo lactans*, qui évoluent jusqu'à mettre en scène le jet du lait depuis le sein de la Vierge jusqu'à la bouche de Saint-Bernard – : il s'agit de représenter le sang tabou des règles. Au-delà de dire ce sang menstruel – l'art ne s'y attelle seulement que depuis les années 60⁸ –, la poésie se fait l'écho d'une expérience de l'inconfort et de la douleur des menstruations que seule une voix féminine, comme celle de Carole Bijou, peut dire :

(...) mon corps me supplie
les douleurs dans le bas ventre se contractent
si fortes
je sais tout le sang dans la culotte sur la serviette
je la change toutes les heures
mes phrases peinent à s'agencer
tout semble lié
quand je parle mon ventre me rappelle à l'ordre
(*Ventres*, p. 68)

Plongée dans un quotidien féminin avec ce poème sur les protections menstruelles⁹, sur l'impossibilité parfois de faire autre chose que de vivre pleinement ce sang rouge qui tord le ventre et embrume l'esprit. Ça tombe bien, parce que les femmes ont des choses à dire à propos de ce rouge. Elles ont besoin de le faire leur. Ce sang qui coule du sexe des femmes c'est tant ce rouge que le *Rouge pute* de Perrine Le Querrec¹⁰

8. Écouter la série documentaire radiophonique « Rouge comme les règles » de Juliette Boutillier mise en ligne sur France Culture de 2017 à 2019 et toujours disponible, qui expose, en huit épisodes, la façon de dire et de vivre le tabou des règles et de les représenter dans l'art.

9. Voir aussi en particulier les œuvres de Xénia Maszowez faites d'impressions à l'encre rouge sur des serviettes hygiéniques, développant la thématique des règles, sur son compte Instagram @xeniamaszowez.

10. Perrine Le Querrec, *Rouge pute*, Éditions de La Contre-allée, 2020.

– recueil poétique qui dénonce les violences conjugales et reprend le qualificatif « pute » patriarcalement associé au rouge – qui symbolise la violence tournée contre les femmes. Lisons donc Xénia Maszowez nous dire toute la modernité de ce rouge féminin et les complexités qu’il contient, entre douleur, violence, fascination et séduction, dans son poème « Rouge » :

Pivoine
Coquelicot
Sang

Rouges, mes ongles vernis (...)

Pivoine et coquelicot
meurent lentement

Reste le goût du
sang

(*Hyphes*, « Rouge », p. 116)

Il reste à examiner une dernière chose qui sort du ventre des femmes : la maternité, comme un passage obligé à propos duquel les femmes sont obligatoirement confrontées, qu’elles le veuillent ou non. Carole Bijou expose la froideur de ce diagnostic médical, de cette exploration et imprécation intime, qui concerne les femmes d’une trentaine d’années :

allongez-vous
quel âge avez-vous
ah oui du temps encore mais
plus beaucoup

écartez les jambes

mettez les bien sur les étriers : oui comme ça

(*Ventres*, p. 50)

Comment ne pas encore voir dans le récit de cet examen celui d'une fouille aliénante, non seulement une fouille gynécologique qui impose au corps féminin de se positionner par rapport à un devoir de procréation, mais aussi une intrusion sociétale dans le corps féminin, charriant avec elle ses imprécations sur la « fonction » des femmes, presque une dissection *in vivo* du destin féminin ? Car, nous rappelle Carole Bijou, il est traditionnellement admis qu'une femme doit enfanter pour mériter sa condition de femme :

une femme sur terre pour enfanter
disent les textes

si pas mère femme inutile

(*Ventres*, p. 51)

L'autrice raconte dans la suite de son livre qu'elle fait finalement elle-même l'expérience de la maternité. Pourtant, elle interroge bel et bien cette question, dénonçant donc l'absurdité de ce dogme de « si pas mère femme inutile », et rappelle l'importance du traitement du genre dans une approche ouverte :

nulle part
nullipares

ne prennent aucune part à la société
qu'est-ce à dire ?
aucun ajout
l'ajout se compte-t-il en nombre de doigts et d'orteils ?
(...)
l'adoption et la gpa font de toi une nullipare

mujer nulipara

en anglais il existe le terme *child free* »

(*Ventres*, p. 72)

Femme avec ou sans enfant, avec ou sans utérus. Adieu la mère ou la pute. Les poétesses investissent les vides et les pleins de leurs entrailles pour les nommer plus justement, plus subtilement, et mettre à mal les clichés, les schémas inventés par le patriarcat pour classer les femmes dans des cases qui ne leur correspondent pas. Une femme, dans la poésie contemporaine, est maintenant multiple : orifices, vulves, clitoris, rouges, douleurs, utérus, habités par un « je suis ».

Unions et pouvoirs

Grâce à cette fluidité dans l'examen de ce qui fait le corps féminin, le « je » poétique devient également « nous »¹¹, car par cet examen d'un soi fait d'orifices, d'ouvertures, d'accumulations, il y a de la place pour la rencontre intime avec l'autre. Ainsi, les trois poétesses font la démonstration de cette vie de rencontres, par le biais de leur corps, avec un(e) amant(e) ou un enfant.

Carole Bijou dans *Ventres* expose ainsi une vie amoureuse et érotique qui se joue à pied d'égalité. Le « nous » est là pour réunir harmonieusement la poétesse et son partenaire poétique masculin, quand elle déclare « celui que tu es / celle que je suis / : nous sommes » (p.17). Tout naturellement, le déterminant possessif « nos » file cette union : « le ciel et nos sexes débordaient » (p.19) et rappelle que par l'union sexuelle les limites du corps se dépassent. « Nous » et « nos » se transforment même pour devenir « nous toustes », afin de dépasser le cadre du couple, le cadre du genre et embrasser l'humain, quelle que soit sa physiologie, son identité, sa signature grammaticale.

Pour Miel Pagès, le désir ne trouve pas seulement son aboutissement dans l'union charnelle avec l'autre, mais il prend la forme de la masturbation comme manifestation d'un être-au-monde, d'une union à ce « monde » que l'on porte en soi :

11. La poétesse Mélanie Leblanc développe cette idée dans son recueil *Le manifeste du nous*, Éditions Les Venterniers, 2022.

les épaules ne peuvent pas tout porter

alors j'ai commencé à soutenir le monde
avec mes hanches

(...)

je me masturbe
pour tuer les après-midi
l'âcreté des matins
enfumés de lucky strike
rien à faire
que flâner
dans sa propre culotte

(...)

je me masturbe
dans les champs de tournesols
et les nuages lilas
seule au milieu du Capitole
parce que c'est impossible

je me masturbe
en chevauchant une étoile filante
en avalant la voie lactée

(La septième lèvre, pp. 39-44)

La masturbation commence pour tromper l'ennui et évolue vers une osmose avec l'environnement naturel – les champs de fleurs et les éléments célestes – tout en revendiquant une forme d'extase physique qui ne trouve pas sa place dans les sentiers battus : le Capitole, ancien centre religieux et politique de Rome, ne peut pas comprendre ce que cette extase signifie, tant elle échappe au dicible. Pourtant, c'est bien par l'archaïque adoubement humain qu'est l'apothéose – littéralement le fait, dans l'Antiquité, de monter dans le ciel pour y rejoindre les dieux – que cet acte charnel se termine : l'extase sexuelle solitaire semble conduire le « je » poétique bien au-delà de ce que l'union sexuelle avec un partenaire pourrait permettre, tout en l'ouvrant à l'espace, à un au-delà du monde.

C'est une forme semblable de libération ou d'apothéose par le plaisir que Xénia Maszoxez expose, au travers de l'expérience jouissive d'une féminité libérée :

La splendeur violente
 De nos visions nocturnes
 Dépasse vos rêves les plus grands
 Nos vulves comme des fruits mûrs
 Offertes à la tiédeur de la nuit
 (...)

Têtes en arrière
 Tendues vers le ciel
 (...)

Nos yeux perdent leurs écailles
 (...)

En attendant nous voilà
 En transe
 nimbées
 Seules au monde
 Jusqu'au prochain matin

(*Hyphes*, « Pour mémoire », pp. 98-99)

Dans ce poème où le corps, vit, ressent, dans une ambiance de sabbat féminin et, pourquoi pas, lesbien, la vulve est, au même titre que les « yeux » qui « perdent leurs écailles » ou les « têtes » renversées, complètement abandonnée à la transe, et même en union avec cette nuit spirituelle. Elle est l'organe par lequel l'union avec la nature et le spirituel devient possible. La vulve est, à l'image de ce corps féminin qui s'ensauvage et se révèle, non seulement une porte vers cet autre monde déchaîné, mais aussi vers un érotisme libéré qui n'a pas besoin de l'homme pour exulter. Nous pensons aux *Sorcières* de Mona Cholet¹² qui vivaient (et vivent encore) leur pouvoir de féminité dans un monde où la sensualité féminine n'a pas toujours le droit d'exister pour elle-même et doit, pour cela, prendre les chemins de la marginalité et de la nuit. Pourtant, avec cette esthétique poétique de la sorcière, le corps féminin vu par Xénia Maszowez, et en particulier la vulve, sont reconsidérés, redécouverts comme légitimes et dotés d'un pouvoir d'ordre religieux, au même titre que la masturbation chez Miel Pagès permet d'accéder à l'extase et l'apothéose.

12. Mona Cholet, *Sorcières, La puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018.

Grâce à ces trois poétesses contemporaines qui viennent de signer leur premier recueil, on prend la mesure de l'urgence d'affirmer une identité poétique féminine forte, en passant au crible tous les lieux communs de la féminité, issus d'une littérature qui a bien souvent omis les femmes de ses pages, tout en prétendant les y inclure. La problématique des noms est alors très importante : nommer le corps, nommer et décrire les organes, nommer le genre féminin et le pouvoir vulvaire.

Ces poétesses font au lecteur l'expérience de leur ventre, celle d'un ventre parcouru, par les autres et par le regard porté en particulier sur la (non-)maternité en soi, parcouru par ce sang menstruel qu'on ne veut plus cacher, parcouru par les regards imprécateurs posés sur les vulves. Pourtant, cette exposition littérale est là aussi pour rappeler – puisqu'il apparaît nécessaire de le faire – l'humanité du corps féminin, et sa disposition à passer du « je » au « nous », du fait même de sa porosité et de ses multiples « lèvres ». Au-delà donc de cette mouvance essentielle du *body positive*, c'est une pensée du corps féminin, cisgenre et transgenre, que cette poésie développe : le corps féminin est cet espace surréaliste de trous et de pleins, cet entrelacs sauvage d'« hyphes », cette possibilité de compréhension du monde et de l'autre à travers l'expérience sensible de ses ventres.

Amandine GOUTTEFARDE-ROUSSEAU